

CARTES & TOPONYMES

*Par Pierre Grenand,
Pierre Joubert,
Françoise Grenand
& Damien Davy*

DES TERRITOIRES TEKO & WAYĀPI





Roche Assiette. © D. Davy



LE WAYÄPI ET LE TEKÓ DEUX LANGUES SENSIBLEMENT DIFFÉRENTES

Les Wayäpi et les Teko (anciennement nommés Oyampi et Émérillon) sont deux peuples amérindiens de la grande famille tupi-guarani, largement répandue au Brésil. Leurs langues présentent de sensibles différences phonétiques, lexicales et grammaticales. En 2016, la population amérindienne de la commune de Camopi avoisine les 1700 personnes, toutes locutrices de l'une ou l'autre de ces deux langues, parfois des deux. L'intercompréhension se généralise.

Le territoire des Wayäpi de Guyane et des Teko s'est construit, depuis deux siècles, autour du fleuve Oyapock et de ses affluents, dont la rivière Camopi.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les Teko ont habité diverses parties de la Guyane centrale avant de se répartir plus au sud au XX^e siècle entre un groupe du Tampok (affluent du Maroni) et un groupe de la Camopi. Les Wayäpi sont entrés en Guyane française par les sources au début du XIX^e siècle, occupant progressivement le bassin de l'Oyapock jusqu'en aval du confluent de la Camopi.

L'ensemble du bassin de l'Oyapock jusqu'à Canari-Zozo et celui de la Camopi jusqu'au Mont Belvédère furent longtemps le domaine des peuples Wayäpi et Teko. La frontière franco-

brésilienne, désormais bien réelle, est venue restreindre les activités sur la rive droite du fleuve depuis la création au Brésil du Parque Nacional Montanhas do Tumucumaque ; à cela s'ajoute le regain de l'orpaillage illégal depuis la fin des années 1990.

La décroissance démographique et la concentration de l'habitat sont des périodes révolues. Aujourd'hui, ce vaste territoire reste parcouru par les habitants, qui y puisent une bonne partie des ressources indispensables à leur mode de vie. Ils sont les seuls à connaître par le détail tous les sauts et leurs passes, les criques, les bancs de sable, les reliefs, les layons de chasse, les zones de collecte et de pêche, les villages anciens... Cette connaissance longue et intime de leur territoire s'exprime dans le très grand nombre de toponymes dont il est maillé.

La présentation détaillée des toponymes wayäpi et teko nécessiterait un livre entier. Quant aux cartes historiques, elles feront ultérieurement l'objet d'un texte particulier. Nous avons choisi ici de présenter, d'aval en amont, quelques toponymes wayäpi et teko très remarquables et de présenter leur histoire.



PRÈS DE 600 TOPONYMES TRANSCRITS

Remarques sur l'écriture des langues wayãpi et teko

Les langues wayãpi et teko disposent désormais d'une écriture basée sur l'Alphabet

Phonétique International (API). Pour permettre aux non-locuteurs de ces deux langues de les prononcer correctement, voici quelques indications des sons (phonèmes) qui leur sont propres.

Le phonème [u] est prononcé comme le ou du français "loup".

Le phonème [j] est absent des langues européennes mais présent dans de nombreuses langues amérindiennes, est une voyelle prononcée entre le i et u du français.

Le phonème [e] est prononcé é comme dans le français "été".

Les voyelles nasales des langues amérindiennes sont : [ɲ] prononcé comme dans le français "peint", [ɔ̃] comme dans "bon", [ã] comme dans "banc"; [ɲ] et [õ] sont prononcés comme dans le portugais "mirim" et "atum".

Le teko écrit [b] se prononce mb, comme dans de nombreuses langues africaines.

Le son [o] se prononce eu comme dans le français "peur".

Les consonnes finales présentes en teko comme k, m, n, p, t sont toutes prononcées.

Les toponymes apparaissant sur les cartes anciennes de la Guyane correspondent à l'accumulation de noms recueillis tout au long de son histoire coloniale. Les personnes qui traçaient ces cartes ne parlaient ni les langues amérindiennes ni plus tard les langues maronnes ou le créole.

La tâche de l'Institut Géographique National (IGN) est de produire et d'amender sans cesse des cartes de l'espace géographique et politique de la France. Pour le sud de la Guyane, elle remonte à 1947, avec le travail pionnier de l'un de ses géographes les plus émérites, l'ingénieur Jean Hurault, qui se prit de passion pour le pays et ses habitants.

Depuis une quarantaine d'années, la France se veut soucieuse de rendre compte de la diversité nationale partout où la langue d'oïl (à la base du français standard) n'est pas la langue historique. C'est le cas pour la Provence, le Languedoc, la Corse, le Pays Basque, la Bretagne, les Antilles...

Et maintenant, la Guyane. En capitalisant des relevés effectués depuis bientôt cinquante ans et en effectuant, de 2009 à 2011, un relevé systématique au GPS, nous avons pu dresser des cartes de la commune de Camopi comportant près de 600 toponymes différents transcrits dans les langues wayãpi et teko.

Ce relevé exhaustif a été possible grâce à la forte implication et à l'impressionnant travail de mémoire des populations teko et wayãpi dont rendent en partie compte les travaux sur le temps long des anthropologues Pierre et Françoise Grenand. En 2012 et 2013,

plusieurs réunions participatives se sont déroulées à Cayenne et dans les communautés de Camopi, permettant de vérifier l'ensemble des données. Les contributeurs à cet effort de cartographie participative, unique pour la Guyane, sont présentés dans la légende des cartes. Le financement des opérations 2009-2011 et la spatialisation de ces données ont été obtenus grâce à une convention de recherche entre le Parc amazonien de Guyane et le CNRS (OHM Oyapock).

Parallèlement, un jeu de cartes historiques a pu être dressé. Les données sont issues de divers travaux ethnologiques (Grenand, Navet, Ouhoud-Renoux), travaux ici compilés. Ces cartes concernent les Teko à partir de la période où ils commencent à peupler le bassin de la Camopi, et les Wayãpi après leur entrée en Guyane. Pour la période la plus ancienne, elles s'appuient sur les archives et les documents imprimés. Les noms de village – noms de chefs ou de lieux-dits – sont reproduits dans leur orthographe française originale. Pour les périodes après 1830, ces documents ont pu être recoupés et largement complétés par les détenteurs de savoir wayãpi et teko dont les noms figurent sur la carte. Tous les toponymes sont donc transcrits dans l'orthographe actuelle des langues wayãpi et teko.

Concernant la Guyane, notre travail sur la commune de Camopi est pionnier. Il devrait être suivi rapidement par d'autres communes comme Saint-Georges de l'Oyapock et Maripasoula.



POURQUOI ET COMMENT NOMMER ?

Vue aérienne du bourg de Camopi. ©G. Feuillet / PAG

La toponymie d'un territoire reflète l'importance de l'appropriation de son environnement par une société. Aussi n'est-il pas étonnant que la rivière Camopi, territoire teko, possède plus de 150 toponymes : sauts, criques, courants, anciens villages, lieux-dits souvenirs d'événements historiques ou anecdotiques. Car exploiter son territoire, c'est savoir le parcourir et le connaître. Le connaître, c'est tout simplement le nommer. Voilà le seul moyen de l'inscrire dans la durée, de rendre compte de son histoire, de permettre aux assises du passé de vivifier le présent. Dans le contexte actuel où il existe de nombreux enjeux liés à la terre et à la langue, revendiquer la richesse toponymique de son territoire représente tout simplement un véritable acte de vie politique et culturelle.

Les Wayãpi et les Teko définissent trois grandes catégories permettant de rendre compte de leur espace de vie :

- Le village (*taa*),
- Les zones défrichées périphériques comme les abattis (*koo/ko*) ou les anciens abattis (*koke/tapelet*),
- Les zones de parcours quotidiennes ou épisodiques au sein de la forêt (*ka'a*), celle-ci constituant une mosaïque de milieux également nommés.

Ce sont des zones emboîtées, de la plus humanisée (le village) à la plus sauvage (la forêt), pou-

vant être considérées comme des nébuleuses d'aires de parcours, reliées entre elles par les chemins des hommes (*pe*) et les cours d'eau naturels (*li/tiãkã*).

On remarquera assez rapidement que les eaux vives, fleuve, rivières et ruisseaux, sont beaucoup plus riches de toponymes que la grande forêt. On peut penser que, pour cette partie de la Guyane tout du moins, l'absence presque absolue de larges horizons ou de points de vue remarquables a participé à la structuration d'une perception linéaire du territoire. Ainsi, les layons de chasse sont très souvent nommés par la crique ou le criquet desquels ils sont voisins.

Dans cette grande diversité de milieux, chaque toponyme est ainsi la marque de la connaissance intime de ce territoire par ses habitants. Sans surprise, ce sont les régions les plus périphériques aux territoires parcourus qui sont les moins couvertes de noms.

Cette toponymie en lignes et en points remarquables (et non pas en zone ou en aires) figure bien sûr les moyens de se repérer spatialement. Mais elle va bien au-delà : elle dessine toute une géographie mythique et culturelle du territoire, et témoigne, au moins partiellement, d'une histoire antérieure à leur arrivée, dont les Wayãpi et les Teko ont conscience d'être les dépositaires pour les temps présents et les relais pour les temps futurs.



Anaconda. © G. Kleitz/PAG



DES LIEUX LÉGENDAIRES...

Une grande partie de la toponymie tire également son origine d'épisodes légendaires incluant en particulier les autres d'animaux fabuleux. Ces termes, stables sur le temps long puisqu'on les trouve déjà dans les textes anciens, constituent un maillage structurant du territoire. Ainsi les Teko connaissent sur la Camopi un lieu nommé *Bodjuju namitsila*, « Anaconda cornu », créature extraordinaire et dangereuse, déjà indiqué par le voyageur Patris en 1761. Une île rocheuse de cette même rivière est appelée *Wakula dzawat* « Engoulevent-jaguar », monstre qui dévore ceux qui le nomment. De

même, l'Oyapock est parsemé de lieux où des épisodes mythiques se sont déroulés, comme par exemple *Wilapolaytawe*, l'endroit où les oiseaux ont dansé après avoir obtenu leurs couleurs, qui apparaît déjà sur des cartes du milieu du XVIII^e siècle, ou encore les deux sauts *Masala*, « gouffre », éloignés de 35 km qui communiquent par un tunnel souterrain par où circulerait un anaconda géant (*moyu wasu*).

En parcourant l'Oyapock et ses affluents, c'est toute une géographie historique et mythique qui peut ainsi être esquissée. Les peuples vivant ou ayant vécu le long de ces cours d'eau ont inscrit leur histoire

des origines à nos jours dans cet environnement qu'ils connaissent et parcourent depuis des siècles. Cette géographie mythique et magique demeure vivante dans la pensée des Wayāpi et des Teko qui en sont les dépositaires. Les Wayāpi ne racontent-ils pas que le cours rectiligne de l'Oyapock fut créé par le martin-pêcheur (*yawasi*) ? Puis l'anaconda (*moyu*), en avançant tout doucement, en façonna les méandres que l'eau de pluie emplissait tout suivant. Enfin, il revint au poisson goret (*mill*) d'en creuser les longs biefs (les « pointes » en créole).



...AUX ÉPISODES HISTORIQUES

La toponymie témoigne également d'épisodes historiques récents, et la rivière Camopi en est tout particulièrement parsemée.

Elle garde en mémoire la première ruée vers l'or datant de la fin du XIX^e siècle jusqu'avant la Seconde guerre mondiale. À cette époque, cette rivière était continuellement parcourue par des Créoles, des Saramaka et quelques aventuriers européens. Ainsi, on rencontre la crique Jalbot, du nom d'un orpailleur de cette époque, le dégrad Saint-Pierre, du nom d'un orpailleur venant de cette ville martiniquaise, ou bien le joli nom évocateur de « Roche Habillé des dames », belle roche plate (*Takulu tape* en teko) où les femmes s'arrêtaient pour se parler de leurs plus beaux atours avant d'aller danser au casino (salle de bal) du village d'orpailleurs de Camopi (situé bien plus en amont que l'actuel bourg amérindien).

La mémoire des Teko contemporains est ainsi dépositaire de cette période aujourd'hui révolue, contée

par leurs parents et grands-parents et inscrite dans les toponymes.

La toponymie actuelle, nous l'avons montré, garde aussi en mémoire des couches d'occupation territoriale bien plus anciennes, antérieures à l'arrivée des Wayāpi et des Teko dans la région, ce qui prouve à la fois leur fusion avec les anciens occupants de la région, et l'existence de relations politico-culturelles sur des territoires immenses. On retrouve des toponymes témoignant de l'activité missionnaire ancienne dans l'Oyapock au XVIII^e siècle : ainsi le lieu-dit contemporain de Saint-Soi est la déformation de Notre-Dame de Sainte-Foy, nom de la mission jésuite dont l'implantation principale se situait au niveau de l'actuelle gendarmerie de Camopi, l'église se trouvant à l'emplacement du grand fromager du haut du bourg.

Plus en aval, la « Roche Mon Père » a été ainsi nommée en souvenir du lieu de pique-nique des mission-

naires à l'époque où ils parcouraient ce fleuve entre les missions de Saint-Paul et de Sainte-Foy à la recherche d'âmes à convertir...

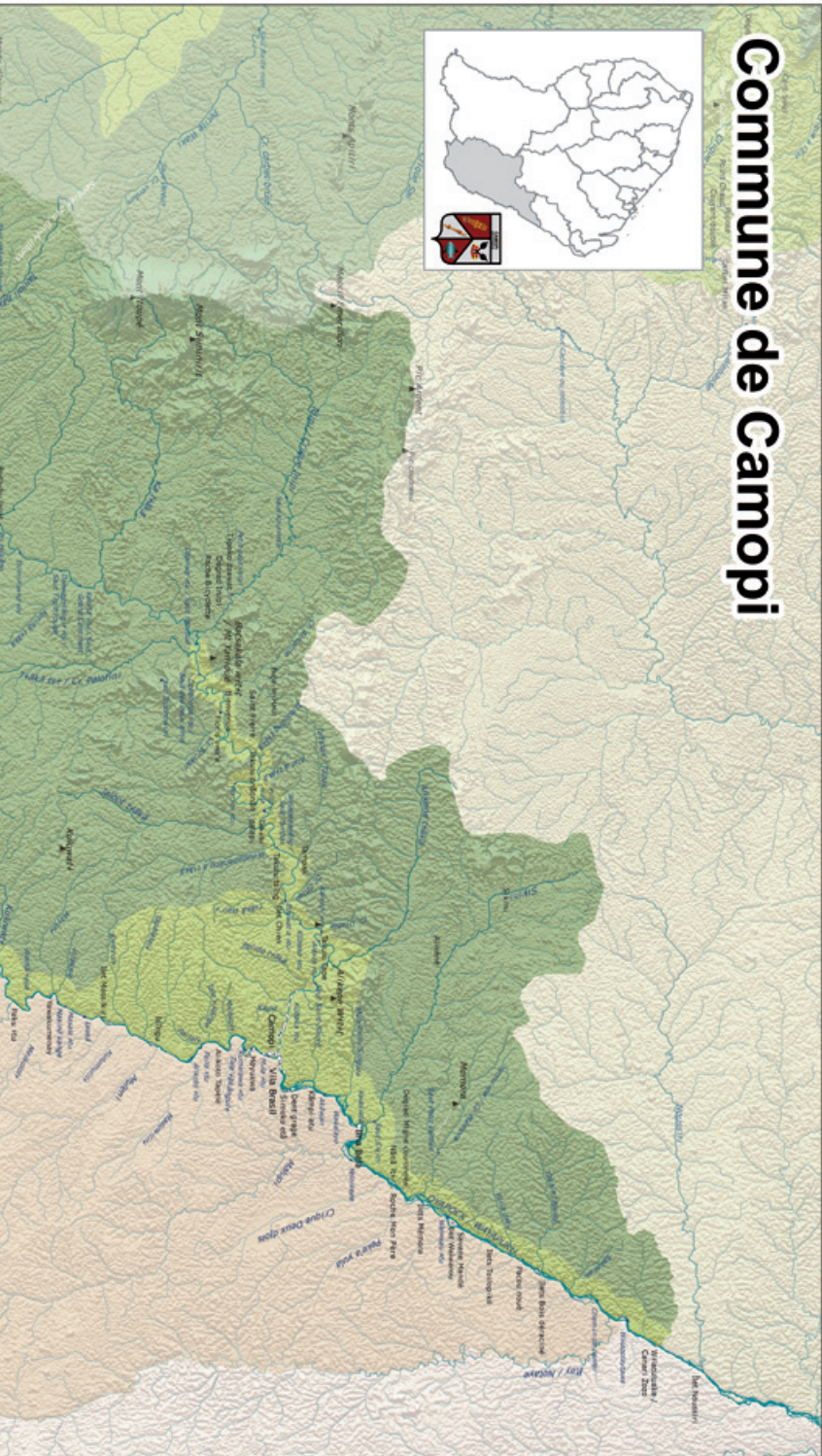
Sur l'Oyapock, le toponyme *Keimukwale* (antre de l'anaconda mythique à qui les oiseaux prirent leurs couleurs), témoigne lui aussi d'une occupation amérindienne plus ancienne que celle des deux sociétés actuelles, de langue tupi-guarani.

En effet, le mot *keimu* provient du groupe linguistique karib (auquel appartiennent les peuples contemporains Kalí'na et Wayana) : il dérive du terme kalí'na *okoyumo* ou wayana *okoyu imë* et serait passé dans la langue wayāpi d'aujourd'hui par l'intermédiaire des Piriu ayant vécu sur l'Oyapock jusqu'au début du XIX^e siècle, groupe tupi-guarani qui parlait aussi le galibi véhiculaire (ancien nom du kalí'na) dont l'usage avait été diffusé par les Pères Jésuites.



Roche Canari zozo. © D. Davy.

Commune de Camopi





DES EXEMPLES SUR LE FLEUVE OYAPOCK

Wilatuluaque (Roche Canari zozo)

Le toponyme créole signifie « Poterie de l'oiseau » et renvoie à son nom wayäpi, *wilatuluake*, « Ancienne poterie des oiseaux ». Son second nom est *Wilakawawe*, « Là où les oiseaux ont bu ». Les Wayäpi racontent comment un couple de colibris en parade nuptiale réussit à tuer un anaconda géant, ce qui permit aux oiseaux de se peindre avec ses excréments irisés. Tous noirs dans les temps mythiques, les oiseaux doivent leurs magnifiques couleurs à l'anaconda. Après s'être peints, les oiseaux burent le cachiri contenu dans cette poterie, et la retournèrent une fois vidée.

L'anaconda, maître des couleurs, de l'arc-en-ciel et des motifs dessinés, est un grand classique de la pensée des peuples amazoniens.

Le nom *Wilakawawe* apparaît sur la carte d'Audiffredy de 1763, soit avant l'arrivée des Wayäpi en Guyane à partir de 1810. Sans doute faut-il voir là un héritage des Piriú, ancien peuple tupi aujourd'hui éteint ayant vécu dans cette zone avant eux.

Marquant la limite entre les communes de Saint-Georges de l'Oyapock et de Camopi sur la rive droite du fleuve, cette roche proéminente ovoïde, ressemblant à une jarre retournée, est connue sous le nom de Canari-zozo par tous les Oyapockois.

En aval de cette roche, jamais entièrement recouverte même en très hautes eaux, c'est le territoire de pêche et de chasse des habitants de Saint-Georges, en amont commence celui des habitants de Camopi.

Wilapolaytawe

Ce lieu-dit n'est visible qu'à la saison sèche. En baissant, le niveau du fleuve découvre une grande île sableuse et plate.

Les Wayäpi nomment précisément ce lieu *wilapolaytawe* « Ancienne aire de danse des oiseaux ». Nouvellement parés des couleurs de l'anaconda, les oiseaux dansèrent sur le banc de sable avant de prendre leur envol pour leurs habitats respectifs.



Zoom 1

Roche Mon Père

Cette savane-roche, plongeant directement dans l'Oyapock du haut de ses 200 mètres, est nommée Taparap sur la carte d'Audiffredy de 1763. Elle est connue de tous les Oyapockois sous le nom créole de Roche Mon Père depuis le XIX^e siècle. Le nom actuel apparaît pour la première fois dans le rapport de Bodin en 1824. Elle était l'étape des Missionnaires jésuites entre leurs missions de Sainte Foy, à Camopi, et de Saint Paul, près du confluent de la Notaye.

Yeloikeae (Case kalé)

Le nom saut signifie « [le village] qui fut englouti » ou en créole « les maisons ont sombré ». Les Wayäpi et les Teko associent ce saut et le remous profond qui le jouxte en aval à une belle légende.

Un anaconda s'était transformé en beau jeune homme et avait séduit la fille du chef. Mais pendant ses ébats amoureux, il redevenait serpent et fut surpris par sa belle-mère qui fit tomber la résine de son flambeau dans son œil. C'est pour se venger qu'il engloutit le village. On dit qu'il vit désormais au fond de l'eau avec sa bien-aimée, seule survivante.



Zoom 2

Alikoto itu

Ce serait un esprit qui aurait donné son nom au saut. Il est déjà mentionné sur la carte d'Audiffrédy de 1763 qui le décrit comme « long d'environ 800 pieds et à peu près 10 pieds de chutes ». Depuis 1830, de nombreux villages wayäpi ont existé en amont et en aval de ce saut qui est une pêche de première importance et possède des dégrés de roches plates particulièrement agréables pour les activités villageoises.

Masikili

Ce toponyme est mentionné sur la carte d'Audiffrédy de 1763. Il s'applique à un saut et une grande île. C'est le nom d'un esprit anthropophage aquatique. En créole, les Maskililis sont des petits lutins forestiers qui persécutent les chasseurs. Le chef Eugène Inämu dirigea un grand village de 1955 à 1982 à l'extrémité amont de l'île.

Kumalawa itu

Ce saut important est mentionné sur la carte d'Audiffrédy de 1763. Ce sont les ancêtres qui lui ont donné ce nom dont on ne connaît pas la signification.

Meikolo yuka'e

C'est la passe principale du saut Kumalawa, « Là où les Noirs ont tué ». Ce nom commémore l'assassinat, sur la grande roche de la rive gauche, du grand chef wayäpi Waninika par des Boni en 1842. Cet événement prend place dans une suite de tensions importantes dans la colonie. Fuyant les exactions des Ndjuka sur le Maroni, des Boni, traversant la Guyane vers l'est, tentèrent de s'implanter dans l'Oyapock. En 1841, eut lieu à Cafésoca le massacre par la troupe française d'un groupe de Boni cherchant à parlementer. Les Wayäpi, quant à eux, étaient peu désireux de devoir partager leur territoire. L'année suivante, des Boni en visite chez le chef suprême des Wayäpi rejetèrent les rituels d'accueil (cachiri et repas collectifs). Dans la crainte d'être empoisonnés, ils quittèrent en désordre le village wayäpi, poursuivis par Waninika. Abandonné par ses hommes, le chef les affronta seuls et succomba sous leurs coups. Conscients de la gravité des faits, les Boni rebroussèrent chemin vers l'ouest. Ce fut leur dernière incursion sur l'Oyapock.



Tayaunölonga

L'abbé Fournier mentionne cette montagne remarquable dès 1824. Il s'agit d'une « montagne couronnée », site de village amérindien anciennement fortifié. Son nom signifie « Là où les cochons-bois ont grogné ». Les Wayäpi et les Teko disent que le site était habité par les Kalanä, Amérindiens petits mais agressifs comme des pécaris à lèvres blanches, aujourd'hui éteints. Ils furent attaqués et vaincus par une expédition d'Amérindiens alliés à des Français. Cet événement conté par le chef wayäpi Norbert Suitman est attesté par les archives du début du XVIII^e siècle et donc antérieur à l'arrivée des Wayäpi et des Teko dans la région.





Zoom 3

Alaliyo

Ce saut apparaît sur la carte de Brodel et Mentelle de 1778. Ce serait un esprit qui aurait donné un nom au saut et au bassin situé en aval. Jadis, une grand-mère y était tranquillement en train de pêcher à l'aide du poison kunami. Un martin-pêcheur qui passait par là, jaloux des prises de la grand-mère, demanda à l'anaconda caché dans le bassin de l'effrayer. L'enfant qui l'accompagnait, comprenant le piège qui était en train de se mettre en place, essaya d'entraîner la grand-mère paralysée de peur par l'anaconda. Mais il était trop tard, la pirogue se retourna et les martins-pêcheurs purent récupérer le butin de la grand-mère.

Mutusi itu

« Saut des moutouchis », car ces arbres sont très abondants sur les rives. Le nom de ce saut apparaît pour la première fois dans l'ouvrage de Jules Crevaux de 1883. Il fut le siège du grand village de Pierre Ka'iluwiyä, collaborateur de Henri Coudreau dans son exploration des affluents de l'Oyapock en 1889-90.

Yengalait

« Rivière des chansons ». Le nom de cette crique apparaît en 1824 dans le travail de Bodin. Il y avait en amont un grand village où l'on trouvait de très bons chanteurs wayäpi. De fait, cette crique fut le siège de plusieurs villages wayäpi au début du XIX^e siècle.

Yawapa

Littéralement « Jaguar anciennement ». Nom d'une crique du haut Oyapock. Les anciens ont vu là, sur les roches situées près du confluent, un énorme jaguar. C'est l'un des lieux où les Wayäpi, lors de leur migration vers le nord en provenance de l'actuel Amapá, se scindèrent en deux après que le tronçonnage jeté en passerelle en travers de la rivière, étroite à cet endroit, se fut symboliquement brisé. Ceux qui n'avaient pas encore traversé, restant au Brésil, repartirent vers le sud, les autres s'enfoncèrent en Guyane. Aujourd'hui y est installé le village du chef Laurent Pilauku.

itu wasu (Trois Sauts)

Le nom wayäpi du saut signifie « Saut géant ». Il est situé sur le haut Oyapock. Sur sa rive gauche se trouve, juste en aval, le village Roger, le plus méridional de la commune de Camopi et même de la Guyane tout entière.

Son nom français actuel, qui n'apparaît qu'au milieu du XIX^e siècle, est dû à une mauvaise compréhension du nom wayäpi, *itu wasu* devenant Trois Sauts par la ressemblance des sonorités. De fait, il ne comporte pas trois niveaux mais quatre, faisant de celui-ci une barrière naturelle infranchissable par canot. Il est aussi l'ancre d'un anaconda monstrueux, *moyuu* en wayäpi.

Ce saut a longtemps été une séparation physique isolant les groupes wayäpi du haut fleuve du monde du bas cours de l'Oyapock et du littoral. Les Wayäpi qui vivent actuellement à Zidock, Pina, Yawapa ou Roger sont tous originaires d'anciens villages situés en amont de ce saut. Ce n'est qu'à partir de 1969 que deux villages (Roger et Zidock) furent installés en aval du saut.



Mitake

« Vieille plateforme de chasse ». Le nom de cette crique apparaît au XIX^e siècle ; auparavant elle était nommée Akao. Les Wayäpi appellent cet endroit *Mitake* car de grandes pinotières s'y sont développées, et à la saison des fruits du palmier wassey, les toucans viennent s'en délecter. Du temps de la chasse à l'arc, les Amérindiens confectionnaient à cet endroit des affûts de chasse en hauteur (*mita*) afin de flécher aisément ces oiseaux





DES EXEMPLES SUR LA RIVIÈRE CAMOPI

Rivière Inipi, *Idipi*

Cette rivière est déjà indiquée sous ce nom par les Pères Grillet et Béchemel en 1674, resté inchangé jusqu'à aujourd'hui. Les Teko ne le traduisent pas, bien qu'il ait été indiqué aux Européens par des populations parlant comme eux des langues tupi-guarani. C'est par cet affluent que les premiers explorateurs, en provenance de l'Approuague, pénétrèrent dans la Camopi et de là dans l'Oyapock. Cette rivière devint surtout le principal axe de circulation des Teko dont les villages étaient alors dans le haut Inini. Les deux bassins étaient reliés par ce que l'on nomma plus tard « Ancien chemin des Émérillons ». L'actuel « Chemin des Émérillons » allant de la Tamouri à la Ouaqui, n'a été utilisé qu'à partir des années 1920.

Roche Bicyclette

Située sur la rivière Inipi, affluent de la rive gauche de la rivière Camopi, ces roches sont à plus d'une journée de pirogue du bourg. Il est probable que le nom de Roche bicyclette ait été donné jadis par des orpailleurs créoles ou par des métropolitains, ces grands rochers plats dressés rappelant des roues de bicyclette. En effet, le Dr Heckenroth qui remonta la Camopi puis l'Inipi en septembre 1941 note déjà ce toponyme dans son carnet de route. Or cette zone est, depuis le premier cycle de l'or de la fin du XIX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, un lieu d'activité pour les orpailleurs. Il est à noter que de nombreux toponymes créoles des rivières Camopi et Inipi constituent un témoignage unique de cette période de la première ruée vers l'or guyanaise.

Tipoko Dzawat (Roche crabe)

« [Roche] Crabe-jaguar ». Situé sur la rivière Inipi, cette roche remarquable est couverte de nombreux motifs gravés. En plus des polissoirs couvrant son sommet, on peut admirer en saison sèche de nombreux motifs anthropomorphes accompagnés de dessins semblant représenter des macaques à la queue enroulée ainsi que des amphibiens. Comme tous les pétroglyphes, il est impossible de les dater et donc très difficile de les attribuer à tel ou tel peuple, quant à comprendre leur rôle... Elle est nommée Roche jésuite ou Roche crabe sur les cartes depuis que le Dr Heckenroth remonta cette crique en 1941. Le nom teko *Tipoko dzawat* rappelle son origine magique. En effet, au XVIII^e siècle, à l'époque où les Kali'na (appelés Taida par les Teko) remontaient jusqu'à l'Inipi pour guerroyer, un chamane teko créa un monstre anthropophage pour protéger les siens. Celui-ci dévora les guerriers kali'na et, depuis, demeure pétrifié et inoffensif.

Floris uwa'a

« Bassin Floris ». Toponyme rappelant l'intense activité d'orpaillage lors de la première ruée vers l'or. Ce bassin a été nommé en souvenir de cadavres d'orpailleurs, dont un certain Floris, retrouvés à cet endroit. Ils avaient dérivé depuis le village Bienvenue situé en amont.



Saut Yaniwe, Dzaliwe itu

Situé à une journée de pirogue du bourg, c'est le plus grand saut de la rivière Camopi. Il apparaît déjà dans les textes du début du XVIII^e siècle comme un obstacle considérable. Autrefois, racontent les Teko, un caïman géant habitait dans une de ses passes nommée *Dzakalekwat*, «Trou du caïman». Il dévorait les hommes qui passaient par là. Aujourd'hui, il a été rendu inoffensif par un charme. Il constitue la limite amont du terroir agricole des Teko habitant cette rivière. Au-delà, seules la chasse, la pêche et la cueillette sont pratiquées, on ne rencontre plus ni village ni abattis contemporains.

Situés en Zone de droits d'usage collectifs, ce saut et ses alentours sont un haut lieu de pêche et de chasse pour les Teko, dont c'est le cœur du territoire contemporain.

Takulu onāonān

Lieu-dit « Caillou qui court, qui court... ». Le chaos rocheux situé sur la rive gauche de la Camopi proche de l'embouchure de la crique *Tsitonōng tiākā* (crique Citron) constitue aux yeux des Teko un lieu magique qui ne doit pas être cité et où il vaut mieux éviter camper. En effet, une famille teko y a déjà été attaquée par de nombreux êtres dangereux. Pendant la période de la première ruée vers l'or de la fin du XIX^e siècle, un obiaman saramaka aurait travaillé à cet endroit...

Dzawat a itu (Saut Chien)

Ce saut, qui peut être difficile à franchir à la saison sèche, a été nommé ainsi en souvenir d'un accident de pirogue ayant causé la noyade d'un chien. Celui-ci a été enterré en tête de l'îlet du même nom.

Takulu palapi (Roches assiettes)

« Assiettes de pierre ». Ces roches disséminées sur plusieurs centaines de mètres possèdent la caractéristique d'être plates pour certaines d'entre elles.

Takulu tsing

« Roche blanche ». Ce rocher blanchâtre se situe sur la rivière Camopi, à deux heures de pirogue du bourg. Comme beaucoup d'éléments remarquables de la nature, cette roche possède des pouvoirs singuliers. Les Teko disent que si on la montre du doigt ou si l'on prononce son nom, il va se mettre à pleuvoir.

Takulu tape (roche habillé des dames)

« Roche plate ». À l'époque du village d'orpailleurs de Camopi (1925-1953) situé en amont de la Crique Alikene, les femmes des placers s'arrêtaient sur cette roche pour mettre leurs plus beaux atours avant de débarquer et d'aller danser.



CONCLUSION

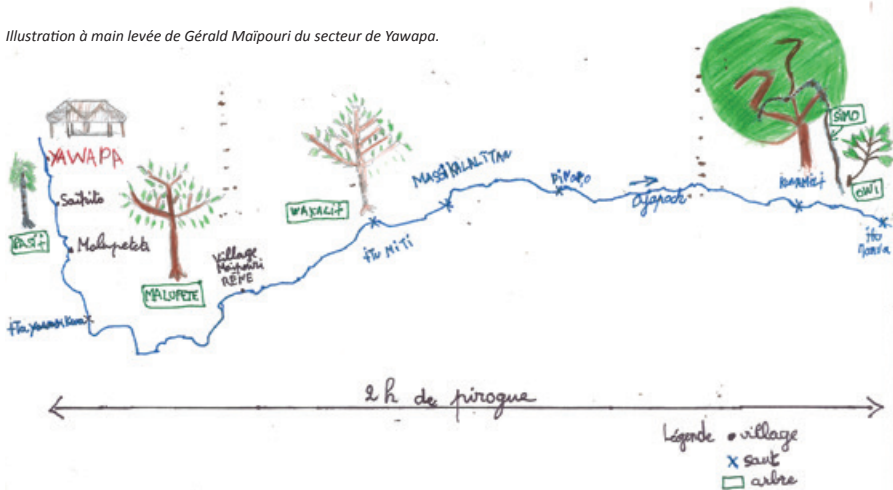
Toponymie historique, mythique ou anecdotique, appellation de zones de chasse, de pêche ou de cueillette, cette grande richesse dans la nomination montre une profonde connaissance de leurs lieux de vie par ces peuples ayant su, tout au long de leur histoire, apprivoiser et s'approprier cet univers d'eaux et de forêt mêlées. Les cartes que nous présentons ici restituent les toponymes tels qu'ils sont connus et énoncés par les populations actuelles de la commune de Camopi. Ils doivent être considérés comme l'aboutissement d'une démarche patrimoniale partagée par tous et bien ancrés dans la vie quotidienne des villageois.

Les cartes historiques quant à elles, répondent à un vœu de l'ancien maire de Camopi, René Monerville, qui souhaitait « voir sur carte » ce

qu'avaient pu être les emprises territoriales des Amérindiens dans le passé. Il faut y voir une tentative de présentation chronologique de l'occupation du territoire depuis la fin du XVIII^e siècle. Nous y avons associé des éléments issus des textes anciens des archives françaises et d'autres puisés dans la tradition orale particulièrement dense et riche à partir du XIX^e siècle. Ces cartes se devront d'être complétées ou amendées.

Ce petit carnet toponymique est le résultat d'une démarche de cartographie participative. Il a pour but de constituer un élément pédagogique pour les enseignants ainsi que pour toutes les personnes concernées par le patrimoine de la Guyane et en tout premier lieu les habitants de la commune de Camopi.

Illustration à main levée de Gérald Maipouri du secteur de Yawapa.



Petite bibliographie pour aller plus loin

- DAVY D., TRITSCH I. & GRENAND P., 2012. « Construction et restructuration territoriale chez les Wayäpi et Teko de la commune de Camopi, Guyane française », in « Dossier Oyapock, Dossiers Oiapoque » Confins, n°16. URL : <http://confins.revues.org/7964> ; DOI : 10.4000/confins.796
- GRENAND P., 1982. *Ainsi parlait nos ancêtres : Essai d'ethnohistoire wayäpi*. Paris, Éditions ORSTOM, 408 p.
- GRENAND P., GRENAND F. & OUHOUD-RENOUX F., 2000. « Entre fleuve et forêt : stratégies adaptatives du peuplement wayäpi depuis le XVIII^e siècle », in S. Bahuchet, D. Bley, H. Pagezy & N. Vernazza-Licht (éds). *L'Homme et la forêt tropicale*. Châteaufort de Grasse, Éditions de Bergier, pp. 223-235.
- NAVET E., 1985. « Les Emerillons », in *La question amérindienne en Guyane Française*, Ethnies, n° 1-2, Paris, SIF, pp. 18-19.
- POURTAL-SOURIEU M. (éd.), 2012, *Plumes amérindiennes : Don Dr Marcel Heckenroth*, Marseille, Grand-Courtrai, Édition Snoeck et Musées de Marseille, 126 p.



Carte de la rivière d'Oyapock, chevalier Daudiffredy, 1763.



REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pas été possible sans Yapock Raymond †, Miso Arthur †, Civette Roger †, Suitman Norbert †, Jean-Baptiste Eugène †, Monpéra Antonin †, Lassouka Paul †, Lassouka Raymond, Yawalou Robert, Pawey Jacky, Palassissi Thomas, Panapuy Joachim, Civette Lucien, Couchili Jean-Etienne, Monerville René, Suitman Christelle, Civette Henri, Suitman André, Panapuy Jammes, Zidock Jean-Marc, Mata Jérémy, Lassouka Luc, Kouyouli Yves, Miso Jean-Michel, Kupi Sébastien, Jean-Baptiste Gérard, Chanel Jean-Yves, Civette Sylvain, Civette Léopold, Didier Maurel et tous les habitants de la commune de Camopi.



- Zone de Coeur du Parc national**
2 millions d'ha
(Priorité protection)
- Zone d'adhésion**
1,4 millions d'ha
(Priorité développement local durable)
- Zones d'étude**

Conception graphique - Communication PAG 2016 - imprimé par Créatic - Ne pas jeter sur la voie publique

